

Fackenheim's "unscientific" conclusion to these tensions emerges in his two *midrashim* suggesting the renewal of the meaning of revelation today. One is his famous "commanding Voice of Auschwitz," or the "614th Commandment," with its four parts: Jews must survive; they must remember the six million; they may not despair of mankind; they may not despair of God" (253). The second is equally audacious, about a more than mere human mending witnessed by all those "*kedoshim*" (holy ones) caught in the midst of the Holocaust and those who soon after confirmed the Jewish return to Israel.

Fackenheim's *Epitaph* is his last work. As memoir, history, autobiography, and reflection, it is invaluable and unique; for what it surveys, for the passion of its recollections, for the quality of its insights, and finally, for the person who authored it. The philosopher offers the following consideration about "memoirs written *by philosophers*" early in the text: "As 'lovers of wisdom,' their thought must be judged by their lives: Socrates would have been even greater if, before drinking the hemlock—instead of talking with other philosophers—he had comforted his wife and children" (7).

Michael Oppenheim
Concordia University

Fuks, Haim-Leib. *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*, traduit du yiddish, commenté et complété par Pierre Anctil. Sillery: Septentrion, 2005. 447 pp.

Le talent et la verve du poète, d'un côté; l'érudition et la méticulosité du lexico-bibliographe, de l'autre. Ces deux pans souvent diamétralement opposés chez ceux qui vivent de leur plume ne s'excluaient pourtant pas chez Haim-Leib Fuks (1896-1984). Il le laissait entendre dès la notice préliminaire versifiée du présent ouvrage : «Qu'ils soient sanctifiés / Mes poèmes aujourd'hui / seront les noms / de ces écrivains juifs / oubliés depuis des années et des années.» (p.16) Qu'ils soient sanctifiés, ces 429 auteurs (y compris Fuks lui-même, en tant

que poète) qui ont écrit ou publié leurs écrits au Canada, en yiddish ou en hébreu, et qui sont ici répertoriés selon l'ordre alphabétique hébreu, avec les données bio-bibliographiques aussi précises qu'expressives que Fuks a su extraire de la masse d'archives juives canadiennes. D'heureux hasards conduisirent Fuks à Montréal en 1974. Ce brillant homme de lettres détenait déjà une longue expérience en tant qu'un des principaux collaborateurs du *Leksikon fun der nayer Yidisher literatur* [Dictionnaire biographique de la nouvelle littérature yiddish] (8 volumes, New York, 1956-1981). Toutefois, le présent ouvrage aurait sans doute été irréalisable sans la collection Bronfman, soigneusement constituée dès les années 1950, sur l'initiative de David Rome, à la Bibliothèque publique juive de Montréal (voir l'«Introduction du traducteur» par Pierre Anctil, p.21).

Les 429 auteurs y défilent, depuis Abraham Feuer (1852-1936) jusqu'à Leybl (Leon) Botwinik (né en 1959), pour ne retenir que le plus ancien et le plus récent d'entres eux par la date de naissance. Mais Feuer n'est le plus ancien que dans la mesure où Fuks a pu doter chaque nom d'auteur d'un millésime. Il y en a plusieurs, parmi les immigrants de la première génération, dont la date de naissance reste inconnue, faute d'archives. Elle pourrait être antérieure à 1852. Du moins comprend-on qu'il s'agit bien d'une histoire de «cent ans» (la version yiddish originale ayant été publiée en 1980), puisqu'Israël J. Epstein fait précéder tous les autres noms de la *date d'arrivée* au Canada. Comme les traces de l'écriture d'Epstein ne se retrouvent qu'à partir de 1909, il nous reste encore à savoir *qui* a été le premier à écrire et à publier en yiddish ou en hébreu au Canada. Il semble que ce soit Alexander Harkavy (1863-1939), futur éditeur du *Yiddish-English Dictionary* (New York, 1898), qui s'est installé à Montréal en 1887. Il fut initiateur et rédacteur en chef du *Tsayt*, le premier journal yiddish de la ville. «Publier» n'était alors pas tout à fait synonyme d'«imprimer». Harkavy «remplissait les pages [du *Tsayt*] presque à lui seul (en lettres manuscrites) et il offrait [ce journal] lui-même au public juif de la ville [de

Montréal] (à cette époque il n'y avait aucun caractère typographique hébraïque au Canada).» (p.131) Alors, qui a été le premier à «imprimer» en caractères hébraïques au Canada ? Faut-il attendre l'initiative d'Abraham-Leib Kaplansky (1861-1941), arrivé à Montréal en 1888 ? «En 1896, lors des élections au Parlement, il a fait venir de New York une série de caractères typographiques hébraïques et a imprimé pour la première fois des affiches en langue yiddish...» (p.312)

En présentant ainsi l'ouvrage solide et laborieux de Fuks, je me suis peut-être trop penché sur l'origine, sur le véritable «amont» de la littérature yiddish et hébraïque au Canada. Quant à la richesse créatrice de l'«aval», le lecteur n'aura qu'à feuilleter les pages pour la (re)constater, en recourant à la fine connaissance qu'en a Pierre Anctil. Cet infatigable bâtisseur de pont entre le monde yiddish canadien et le monde francophone a pris le soin d'encadrer la version française par une savante et nourrissante «Introduction du traducteur» et par une série d'«Annexes» consciencieusement établies au profit des lecteurs non yiddishophones.

Qu'il est curieux, par exemple, pour un lecteur japonais, d'apprendre qu'un poète yiddish montréalais, qui était aussi chanteur de synagogue et choriste au théâtre yiddish (Joseph Aronof, p.53), avait été dans le passé un déserteur de l'armée russe lors de la Guerre russo-japonaise de 1904-1905 ! Rien de surprenant, par contre, à ce qu'il y eût parmi les Juifs canadiens aussi, ceux qui ont provisoirement déballé leurs bagages sur l'archipel japonais en 1940-41, au bout de leur long et harassant itinéraire d'exil transsibérien avec le «visa Suguihara» dans leur poche. Mais on ne se serait pas attendu à une fréquence aussi élevée que 15 %, soit 10 auteurs (sauf omission de ma part) sur 68 qui sont entrés au Canada entre 1940 et 1960 (y compris Ari-Leib Baron (p.66), membre de la *yeshivath Mir*). Et quel étonnement, quelle joie aussi, d'apprendre qu'en 1954 fut éditée à Montréal une anthologie yiddish de la poésie féminine japonaise: *Dray froyen poeten foun modernem Japan* [Trois femmes poètes du Japon moderne] par Ezekiel Bronstein (p.79)!

«Immigrant» ayant été toujours «émigrant» dans le vocabulaire de Fuks, sa description biographique aussi a été sans doute conçue «depuis l'intérieur de la culture yiddish vers l'extérieur, et non pas l'inverse», comme Pierre Anctil le constate avec justesse (p.24). Fuks, en classant et reclassant ses innombrables fiches, n'aura pas beaucoup songé aux lecteurs non-yiddishophones, encore moins aux chercheurs d'un pays extrême-oriental. N'empêche que son travail, ainsi traduit, vient de renaître pour devenir une source inépuisable aussi pour quelqu'un d'«extérieur» comme moi, littéraire japonais francophone, éternel débutant en hébreu et non (encore) yiddishophone.

Kenji Kanno

l'Université municipale de Tokyo

Heilman, Samuel C. *Sliding to the Right*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 2006. 363 pp.

Now that Orthodox Judaism has been recognized by many as the strongest “branch” of the North-American Jewish tree, and not, as once, a dying stump from another time and place, it is increasingly being studied and discussed as much as the Conservative movement used to be. Samuel Heilman's new book, while its evidence comes mainly from the United States, is of relevance to any consideration of Orthodoxy in Canada. It follows his numerous earlier contributions to the social scientific understanding of traditional Jews on this continent and their “worlds,” which had formerly been unknown to outsiders.

Heilman summarizes his thesis this way (p. 58): “In what has become a struggle to determine the character and direction of American Orthodoxy, the question is who will lead in the future. If the early aftermath of the Holocaust made it seem that the modernists would come out ascendant, the trends now seem to have switched.” He describes two “camps” in contemporary Jewish Orthodoxy, which compete for the “soul” of the younger generation not yet fixed in their religious life